



HAL
open science

Un patriotisme brésilien à géométrie variable ? La renaissance des “ petites patries ” au prisme des Letras Pátrias (1850-1880)

Sébastien Rozeaux

► To cite this version:

Sébastien Rozeaux. Un patriotisme brésilien à géométrie variable ? La renaissance des “ petites patries ” au prisme des Letras Pátrias (1850-1880). Brésil(s). Sciences Humaines et Sociales, 2014, 6, pp.181 - 201. 10.4000/bresils.1362 . hal-01880004

HAL Id: hal-01880004

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01880004>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un patriotisme brésilien à géométrie variable ? La renaissance des « petites patries » au prisme des *Letras Pátrias* (1850-1880)

Sébastien Rozeaux¹

Des années 1830 date, au Brésil, la première tentative coordonnée et collective de fondation d'une culture nationale par les lettres. De jeunes intellectuels s'arrogent le statut d'hommes de lettres pour valoriser un patrimoine hérité de l'ère coloniale et créer une littérature nourrie de cet héritage et fécondée par des idées nouvelles apparues dans le contexte de l'indépendance de l'Empire du Brésil (1822). Désormais, le territoire de la littérature est la nation ; et la *polis* fait irruption dans les affaires littéraires à travers l'attachement à la patrie qui ne saurait se réduire à la seule exaltation de la nature. Le patriotisme est considéré comme une source d'inspiration indispensable à la formation du « grand monument national² » des lettres et justifie donc l'emploi par les écrivains contemporains de l'expression de *Letras Pátrias* pour les qualifier. Il infuse l'ensemble des sens de la perception et justifie le sentiment d'euphorie qui exsude de nombreux écrits contemporains. Dans le « discours préliminaire » à ses sermons, le frère Francisco de Monte Alverne peut ainsi écrire en 1852 :

Au Brésil, tout n'est que prodiges, que merveilles. Ce soleil, qui féconde nos terres, perpétue notre printemps, échaude l'imagination de nos fils et produit ces miracles de l'intelligence qui font des Brésiliens un objet d'admiration et d'étonnement. (Monte Alverne 1853, VI)

1. Sébastien Rozeaux est historien à l'Institut de recherches historiques du Septentrion (UMR 8529, CNRS/ Université Lille 3) et membre post-doctorant de l'École des hautes études hispaniques et ibériques (Casa de Velázquez-Madrid).

2. Cet article s'inscrit dans le cadre d'une thèse de doctorat en histoire contemporaine soutenue en 2012 et dont une version remaniée et réduite doit paraître aux Presses universitaires du Septentrion fin 2014 sous le titre : *As Letras Pátrias : la genèse du « grand monument national » des Lettres brésiliennes à l'époque impériale (1822-1889)*. L'expression ici reproduite est extraite d'une citation de l'écrivain José de Alencar, datée de 1875.

Et son fervent disciple, qui est aussi l'un des fondateurs des *Letras Pátrias*, Domingos José Gonçalves de Magalhães, voit dans le patriotisme le ferment du renouveau :

Au XIX^e siècle, une nouvelle phase littéraire se présente avec les changements et réformes politiques que le Brésil a traversés. Une idée à elle seule occupe toutes les pensées ; une nouvelle idée jusque-là inconnue, l'idée de Patrie. Elle dirige tout, elle est l'origine et la fin de toutes les actions. (*Nitheroy* 1836, n° 1, 152)

Si la *saudade* reflète l'amour exacerbé de la patrie dans l'âme du poète en exil³, le patriotisme est la manifestation plus classique de l'attachement à la nation. Les écrivains mettent en scène une image idéalisée de la réalité, insistant sur les richesses de la nature et de la société brésiliennes. Cette exaltation de l'orgueil national peut être comparée avec le « chauvinisme » apparu dans la première moitié du XIX^e siècle en France dans le vaudeville ou dans les manuels d'histoire. Si le mythe du soldat-laboureur ne trouve guère d'équivalent dans la littérature brésilienne, on peut néanmoins souligner que le chauvinisme (rapproché par Gérard de Puymège d'une forme de proto-nationalisme) comme le *saudosismo* ou le patriotisme au Brésil sont « porteur[s] d'un rêve de réconciliation nationale » (Puymège 1993, 251). Celui-ci s'incarne en la personne du jeune empereur dom Pedro II, autour de laquelle se rassemblent en 1840 des élites politiques que les années de la Régence avaient profondément divisées. Dès lors, l'adoption de l'étendard patriotique par les hommes de lettres définit une certaine idée de la littérature et du rôle de l'écrivain dans la société. Ils s'attribuent la mission de contribuer à consolider la construction de l'édifice national sur les ruines du système colonial à travers des œuvres et des écrits qui mettent en avant la nation comme catégorie intellectuelle transcendante, seule à même de penser la société et l'individu dans le Brésil impérial. Ce faisant, ils contribuent à la valorisation du cadre impérial aux dépens des « petites patries » dont la résurgence au travers de mouvements séditionnels dans les années 1820-1840 avait un temps mis à mal le projet de fondation d'un Empire centralisé. Cette adhésion des élites – et donc des écrivains – à l'Empire constitutionnel s'étend non sans difficultés à l'ensemble des provinces de l'Empire, à la faveur du couronnement anticipé de dom Pedro II et de la politique de centralisation accompagnée de l'éradication des mouvements séditionnels :

À partir de la répression de la *Praieira* [1848], la suprématie de l'idée de nation sur celle des petites patries, ainsi que l'hégémonie de Rio de Janeiro sur les autres provinces de l'Empire étaient consolidées, conséquence du rôle économique du café et de l'attraction politique et culturelle exercée par la Cour. (Machado & Neves 1999, 241)

3. Comme l'atteste le recueil de Domingos José Gonçalves de Magalhães considéré comme fondateur de la veine poétique nationale : *Suspiros poéticos e saudades* (1836).

La conversion des élites provinciales aux vertus du modèle centralisateur sous le *Segundo Reinado* (1840-1889) permet d'asseoir dans les imaginaires sociaux la dimension nationale de l'identité. En particulier, les vocations littéraires nouvelles, dispersées dans les provinces de l'Empire, ont tôt fait de vouloir apporter leur pierre à la construction du « monument national ». Cependant, cette loyauté affichée n'efface pas le legs de trois siècles de colonisation et de construction d'une identité locale que l'Empire s'est trouvé bien impuissant à affronter faute d'être en capacité de le faire. Dès lors, la pacification du territoire et des esprits s'accompagne d'une revalorisation des spécificités locales qui, pour s'articuler à l'échelle nationale, s'affichent comme des identités « faibles » relativement à l'identité « forte » que constitue l'attachement à la nation brésilienne, pour reprendre ici des catégories conceptuelles empruntées aux travaux du sociologue Rogers Brubaker (2001). Bernardo Ricupero, dans un essai consacré à l'idée de nation au Brésil, souligne ce défi que constitue le principe centralisateur pour un champ littéraire si neuf et informel au milieu du XIX^e siècle⁴.

Consolidation de l'Empire par les lettres sous le *Segundo Reinado* : l'extension du champ littéraire vers les confins du Brésil

Plutôt que de nous intéresser ici aux villes dotées d'établissements d'enseignement supérieur qui, par leur statut, occupent une place de choix dans ce champ littéraire en voie d'expansion, nous préférons nous arrêter sur deux de ces capitales qui voient fleurir dans la deuxième moitié du XIX^e siècle une vie littéraire susceptible de consolider les *Letras Pátrias* par l'établissement d'un maillage, certes très lâche mais déterminant, de pôles secondaires. Le territoire national est suffisamment vaste pour permettre l'essor de ces pôles qui se constituent comme des relais indispensables à l'érection des *Letras Pátrias* et de l'*História Pátria* dans leur pleine extension géographique. À cet effet, le rôle des élites lettrées sises dans les immenses provinces de l'Empire s'avère rapidement essentiel pour parfaire l'« inventaire des richesses complémentaires de la nation » (Chanet 1996, 363), compte tenu de la démesure évidente de la tâche.

Il n'est pas surprenant de trouver dans la lecture de la presse les traces les plus pérennes de cette vie littéraire des provinces de l'Empire⁵. Par mimétisme, les élites lettrées locales reproduisent des pratiques qui ont cours à Rio de Janeiro

4. « Si le groupe de littérateurs réunis autour de Gonçalves de Magalhães exerce une nette domination dans la culture brésilienne du deuxième quart du XIX^e siècle, la distance plus ou moins grande vis-à-vis de Rio de Janeiro se révèle être un facteur qui facilite l'adoption d'une posture plus indépendante. » (Ricupero 2004, 105)

5. Voir à titre de comparaison cet avis de Thomas Loué sur le cas français : « Car l'un des phénomènes les plus intéressants mais les plus mal connus, dans l'étude des revues, est la dimension provinciale du phénomène. Loin d'être cantonnés dans le monde parisien, les revues essaient en province tout au long du XIX^e siècle, illustrant la vitalité des élites intellectuelles locales » (Kalifa, Régner, Thérenty & Vaillant 2011, 344).

et reconnaissent ce faisant la légitimité de l'autorité revendiquée par les acteurs installés dans la capitale. Loin de vouloir contester une domination consacrée dans les faits, elles aspirent plutôt à enrichir les *Letras Pátrias* de leurs contributions présentées à la fois comme conformes aux règles définies par l'autorité centrale et comme originales car inspirées des mœurs et de la nature locales. Elles se placent ainsi dans une logique d'intégration nationale respectueuse des spécificités régionales et répondent à une exigence d'élargissement d'un champ littéraire polarisé depuis la capitale impériale, comme en témoigne le constat dressé par les rédacteurs de la revue bahianaise *O Crepusculo* en 1846 :

À l'époque à laquelle le *Crepusculo* est paru, les lettres, au Brésil, se trouvaient à vrai dire circonscrites dans Rio de Janeiro où elles progressaient activement et pleines d'espoir [...]. Il était temps que l'on mette un terme à cet exclusivisme de la Cour. (*O Crepusculo* 1846, vol. 2, n° 1)

Et la revue de citer quelques titres précurseurs de cette expansion des *Letras Pátrias* dans les provinces, dont en particulier deux périodiques, l'*Archivo* (1846) dans le Maranhão et le *Semanario-miscellanico-recreativo* dans le Rio Grande do Sul. Cette mention n'est pas anodine : les deux provinces qui occupent chacune l'une des deux extrémités d'un Empire étendu du nord au sud sur près de 4 500 km prétendent alors au titre de pôle régional dans un champ littéraire dont la centralité *carioca* n'a jamais été contestée sous le *Segundo Reinado*.

Émergence d'un pôle secondaire du champ littéraire brésilien dans une province longtemps séditieuse : l'exemple du Rio Grande do Sul

Parmi les deux cent hommes et femmes de lettres brésiliens des années 1830-1870 que nous avons retrouvés figurent seize écrivains originaires du Rio Grande do Sul (10%). La distance séparant la province de la capitale impériale explique la progressive pérennisation d'un milieu littéraire local qui est suffisamment éloigné pour prospérer hors de la sphère d'attraction immédiate de Rio de Janeiro au contraire de capitales géographiquement plus proches comme Vitória, par exemple. Parmi ces seize personnes, seules quatre d'entre elles ont mené carrière hors de la province, parmi lesquelles Manuel de Araújo Porto-Alegre, Joaquim Caetano da Silva ou Francisco Adolfo de Varnhagen. Ces derniers ont en commun d'être nés dans les deux premières décennies du siècle et d'avoir quitté encore adolescents la province avant que celle-ci ne puisse prétendre offrir un terrain propice à l'émergence d'une vie littéraire alors concentrée dans la seule capitale. Les douze autres écrivains sont dans leur grande majorité nés après 1822 et ont accompagné au long de leur carrière la constitution d'un pôle secondaire du champ littéraire brésilien

depuis Porto Alegre et, dans une moindre mesure, Rio Grande. Échappant à l'attraction exercée par la capitale brésilienne, ils promeuvent des formes inédites de sociabilité littéraire dans la deuxième moitié du siècle, une fois éteintes les dernières braises de la Révolution Farroupilha (1835-1845), lorsque le climat politique se révèle plus propice à l'essor d'une vie culturelle dans une loyauté enfin affichée envers l'autorité centrale :

Même dans le Rio Grande do Sul, province dans laquelle on avait atteint un point extrême avec la proclamation d'une République, l'aspiration fondamentale avait toujours été de convertir le Brésil en une fédération. Lorsque, dans la foulée de l'amnistie accordée aux rebelles, le jeune empereur a rendu visite à la province, il fut reçu avec enthousiasme, tant était fort le symbole monarchique à cette époque. (Machado & Neves 1999, 142)

Le ralliement des élites locales au *Segundo Reinado*, symbolisé par la visite impériale de 1845, contribue à créer un contexte favorable à l'essor d'un milieu littéraire qui tarde toutefois à trouver les voies de l'union.

Parmi les dix écrivains qui fondent l'Instituto Histórico e Geográfico do Rio Grande do Sul à Porto Alegre en 1860 figure l'une des personnalités littéraires les plus renommées de la province, José Antonio do Valle Caldre e Fião (1813-1876). Il occupe d'ailleurs le poste honorifique d'orateur de l'Institut et de membre en charge de la rédaction de la revue, preuve de la reconnaissance de ses capacités « littéraires ». L'Institut compte à sa fondation trente sociétaires ainsi que des correspondants chargés de représenter l'institution dans les 23 principales villes de la province selon un principe de centralisation du champ littéraire depuis Porto Alegre. Les vicissitudes qui marquent ses débuts et la rapide interruption de la revue trouvent certainement une explication dans la nature somme toute peu « littéraire » d'une assemblée de notables dans laquelle les élites locales politiques, militaires et économiques occupent l'essentiel des quarante places de membres effectifs fixés par les statuts. Il faut attendre la fin de la décennie 1860 pour voir apparaître des formes plus autonomes de sociabilité intellectuelle, susceptibles de soutenir efficacement l'essor d'une vie littéraire dans la province *gaúcha*.

Le point d'orgue de ce mouvement est la création à Porto Alegre, en 1868, de l'association Parthenon Litterario dont sont membres la plupart des auteurs *gaúchos* de notre échantillon⁶. La société publie la *Revista Mensal da Sociedade Partenon Literário* (1869-1879). Selon Mauro Nicola Póvoas, celle-ci constitue « le véritable point de départ de la littérature du Rio Grande do Sul, compte tenu de la diffusion de ses textes dans l'ensemble du territoire *gaúcho* » (Póvoas 2011, 7).

6. Soulignons rapidement l'existence de revues littéraires qui, bien qu'éphémères, ont précédé la fondation du Parthenon Litterario. Ainsi, Félix da Cunha crée à l'âge de quinze ans la première revue littéraire d'envergure publiée à Porto Alegre, *O Guaíba* (1856-1858), en réunissant autour de lui de jeunes talents de la mouvance romantique.

La revue disposait en effet d'agents dans les principales villes de la province. Pourtant, au cours de ses dix années de parution, de nombreuses interruptions et des changements dans la périodicité témoignent de difficultés récurrentes. La *Revista* traite avant tout de littérature, d'histoire et de philosophie. Elle publie de nombreuses œuvres et essais en feuilletons, sans oublier de tenir la chronique de la vie culturelle locale. Cette réunion de talents a permis la naissance d'un nouveau pôle satellite dans un champ littéraire frappé depuis les années 1830 de macrocéphalie⁷. Mauro Nicola Póvoas montre que cette association a été le prélude à l'émergence de nombreuses revues littéraires qui ont essaimé dans les principales villes de la province. Dans la seule capitale, il signale la circulation au cours des années 1870 de près de quatorze périodiques accordant une place significative à la littérature, dont certains nés de la collaboration d'anciens membres du Parthenon⁸. Il aura donc fallu attendre plusieurs années après la fin de la Révolution Farroupilha, en 1845, pour voir fleurir dans la province *gaúcha* une nouvelle branche des *Letras Pátrias* lorsque, la paix retrouvée, la curiosité pour la littérature et l'installation d'imprimeries constituent un contexte favorable à un tel essor.

Le Parthenon Litterario, fondé à l'instigation de José Antônio do Vale Caldre e Fião (1813-1876) et d'Apolinário José Gomes Porto Alegre (1844-1904), reflète la nature œcuménique d'une association désireuse d'agréger tous les talents de la province sans discrimination de générations ou d'opinions politiques, un impératif compte tenu du nombre limité des vocations. Les convictions abolitionnistes, républicaines voire féministes d'une majorité de ses membres n'interdisent pas la présence de personnalités plus conservatrices, à l'instar de Caldre e Fião qui se voit confier la présidence honoraire de l'association en hommage au « fondateur » de la littérature *gaúcha*. Cette relative hétérogénéité intellectuelle témoigne de l'existence au sein du Parthenon d'une liberté de pensée contribuant à pérenniser son existence et témoignant d'une forme d'autonomie plus grande que dans les institutions officielles centrales. De plus, le petit nombre d'hommes de lettres dans la province nourrit une plus grande soif de solidarité afin de compenser les limites inhérentes à l'étroitesse du public de lettrés et de lecteurs. Pour ériger un temple en hommage à une nouvelle littérature provinciale inspirée des mœurs, de la nature et des légendes locales, l'union prévaut au sein de l'association et les contributions de ses deux figures

7. « Il n'existait pas avant la fondation du Parthenon un groupe de producteurs littéraires conscients de leur rôle, ni un groupe de récepteurs structuré en différents types de public – la constitution effective d'un système littéraire faisait alors défaut. » (Póvoas 2011, 8)

8. Par exemple, José Bernardino dos Santos (1848-1892) est le fondateur de la revue *Murmúrios do Guaíba, revista mensal consagrada as letras e á historia da provincia de S. Pedro do Rio Grande do Sul*, Porto Alegre, 1870. Il y publie en feuilletons *A Douda*, un roman de sa plume. Il est également l'un des nombreux collaborateurs de la revue *Parthenon Literário* où il publie en feuilletons ses *Serões de um tropeiro, contos serranos* en 1878.

tutélaires offrent un prisme remarquable pour éclairer la constitution d'une veine *gaúcha* des *Letras Pátrias*.

Le choix de Caldre e Fião comme président honoraire du Parthenon Litterario est un hommage rendu à celui qui peut se prévaloir d'avoir le premier inclus la province du Rio Grande do Sul dans le concert des *Letras Pátrias* par la promotion d'une veine régionaliste «*rio-grandense*⁹» qui s'intègre sans mal dans le projet de fondation d'une littérature nationale. Il publie dans la deuxième moitié des années 1840, une fois la province pacifiée, des romans qui affichent en sous-titre une référence à la «petite patrie» : en particulier, *A divina pastora. Novella rio-grandense* (Caldre e Fião 1847) et *O Corsario. Romance Rio-Grandense* (1851), deux œuvres parues à Rio de Janeiro. Son engagement pour la cause abolitionniste et sa réputation d'homme généreux envers les plus miséreux se doublent d'un attachement jamais renié à l'Empire constitutionnel dont sa prose se nourrit. *A divina pastora*, le premier roman *gaúcho*, narre les amours contrariées d'Edélia, la «divine bergère» et de son cousin Almênio, un soldat engagé dans la Révolution Farroupilha, dont l'évocation constitue la trame narrative du roman. La trajectoire de ce personnage illustre les égarements d'une grande partie de ses congénères qui, comme Almênio, se sont laissés piéger par les appels à la sédition, alors que les âmes transpiraient encore des souvenirs émus des heures de l'Indépendance. Mais Almênio prend conscience au fil du récit de son erreur et décide *in fine* de rejoindre les troupes impériales, une conversion qui traduit les opinions du romancier :

Je suis entré dans l'armée de l'Empereur, je me suis affilié à la cause de ma patrie, parce que la liberté n'est pas l'apanage de celui qui en fait profession tous les jours mais réside plutôt chez celui qui fait preuve de la plus grande droiture et qui sait faire au mieux respecter et défendre ses devoirs et ses droits. (Caldre e Fião [1847] 1992, 144)

Ce premier roman est une œuvre pétrée de morale, édifiante, parfaitement dans l'air du temps. Il contribue à ériger dans le panthéon des lettres les mœurs *gaúchas* si spécifiques, selon une démarche que l'on retrouve dans l'œuvre plus tardive d'Apolinário Porto Alegre.

Deux décennies plus tard, la littérature *gaúcha* s'est installée dans le paysage national et de nouveaux écrivains s'attellent à leur tour à la glorification du passé et des mœurs de la société locale. Ainsi en est-il du roman *O Vaqueano* (1869) d'Apolinário Porto Alegre, qui s'inscrit dans l'érection d'un nouveau mythe littéraire, celui du *gaúcho*, à travers l'évocation de la Révolution Farroupilha. Ici,

9. L'auteur n'emploie pas le terme «*gaúcho*», dont la lecture péjorative, héritée des événements révolutionnaires, interdit encore l'usage en 1847. Il lui préfère, à défaut, l'expression de «*rio-grandense*» et loue le courage, le sens pratique et l'intelligence de ceux qu'il désigne ainsi. Nous allons voir que le terme de «*gaúcho*» devient un élément central de la littérature du Rio Grande do Sul dans les décennies suivantes, lorsque l'exaltation des vertus du peuple *gaúcho* devient un lieu commun de la littérature provinciale.

l'un de ses avatars, le « vacher », voit ses qualités morales et physiques exaltées (*O Vaqueano* 1987, 9). Collaborateur régulier de la *Revista Mensal da Sociedade Partenon Literário*, Apolinário Porto Alegre y publie de nombreuses compositions, drames, romans, essais et biographies. *O Vaqueano* paraît en feuilletons dans la revue en 1872, deux années après *O Gaúcho*, le roman de José de Alencar. *O Vaqueano* fait le récit de l'avancée des troupes républicaines en 1838, parties à l'assaut de la province de Santa Catarina, avec l'aide de Giuseppe Garibaldi. En particulier, le roman narre la prise de la Laguna par les soldats républicains et les indiens Guaicanãs, jusqu'à l'affrontement terrible du 15 novembre 1839 qui se solde par la défaite des troupes rebelles dont l'héroïsme est ici salué, sans pour autant que le narrateur ne salisse jamais la mémoire du camp adverse. José de Avençal, le héros sacrifié élevé au rang de dernier gardien du drapeau tricolore républicain, est décrit en ces termes :

C'était une nature admirable, non tant par les amples manifestations de sa musculature de fer, mais plutôt par l'expertise et l'intelligence avec lesquelles il guidait les armées de la République, sans compter la simplicité et la bonté de caractère. (*O Vaqueano* 1987, 29-30)

José de Avençal, le « vacher », fait montre d'une connaissance sans pareille de la province, contribuant à la progression des troupes républicaines dans ce paysage *gaúcho* dont le narrateur offre une description enthousiaste¹⁰. Il incarne le mythe du personnage *gaúcho* sur lequel la littérature peut s'appuyer pour nourrir une tendance spécifique des *Letras Pátrias*. Ce roman s'inscrit ainsi dans la veine régionaliste tracée par Caldre e Fião, tout en soutenant des idées politiques très différentes puisque Appolinário Porto Alegre, fidèle à ses convictions, y défend la mémoire des combattants républicains dont l'action était dévoyée dans *A divina Pastora*. L'esprit de conciliation accompagne ainsi la maturation d'un champ littéraire qui s'applique à réunir l'ensemble des talents *gaúchos* autour d'une même démarche intellectuelle. Le récit héroïque des événements révolutionnaires et le sentiment de loyauté prévalent désormais de concert au sein d'une nouvelle génération qui cultive un patriotisme brésilien conforme aux prérequis des *Letras Pátrias*.

Si le Rio Grande do Sul peut se féliciter d'avoir édifié un « Parthénon » aux confins méridionaux du « grand monument national », la province du Maranhão a tôt fait de revendiquer au XIX^e siècle le titre d'« Athènes » du Brésil, eu égard à sa contribution remarquable à la vie littéraire de la nation et au vernis « classique » que ses écrivains tentent d'appliquer aux *Letras Pátrias*.

10. En particulier, l'*incipit* met en scène Garibaldi dans un paysage d'hiver, sous la neige, qui constitue en soi une incongruité pour la plupart des lecteurs brésiliens.

São Luís, nouvelle Athènes classique du Brésil littéraire¹¹

Fondée en 1612 par les sujets du roi Louis XIII en charge d'établir la « France équinoxiale », située à des milliers de kilomètres de Rio de Janeiro, dépourvue de toute institution d'enseignement supérieur¹², São Luís est l'une des rares capitales de province à avoir vu émerger une vie littéraire adossée à un secteur éditorial suffisamment mature pour assurer le rayonnement de la ville dans le Nord de l'Empire au XIX^e siècle. Pourtant, São Luís ne compte lors du premier recensement en 1872 que 31 600 habitants, soit l'équivalent de la ville de São Paulo, une population inférieure à celle de Porto Alegre (44 000) et considérablement plus faible que celle de Rio de Janeiro (275 000) (Droulers 200, 216).

Cette vie littéraire s'épanouit autour de quelques personnalités ayant œuvré au culte de l'« Athènes brésilienne » en établissant des anthologies et des histoires de la littérature qui accordent une place conséquente aux écrivains *maranhenses*. Ces écrivains, certes peu nombreux (quatorze dans notre échantillon), ont fait montre, avant même l'érection du Parthénon *gaúcho*, d'une solidarité suffisante pour faire prospérer le petit centre littéraire. Ils ont contribué à la pérennité de carrières littéraires marquées par l'intensité des circulations inscrivant la province dans le champ littéraire national et dans la « République mondiale des lettres », soit une stratégie très différente des logiques autocentrées qui régissent la formation du milieu littéraire dans le Rio Grande do Sul. Les trajectoires de ces acteurs témoignent d'une circulation accrue : le voyage à la capitale ou en Europe (et particulièrement au Portugal) est un élément déterminant qui permet de rompre l'isolement et de compenser les limites d'une petite ville dénuée de structures d'enseignement supérieur.

Ainsi, le jeune Gonçalves Dias (1823-1864) comme son ami Antonio Henriques Leal (1828-1885) gagnent le Portugal pour y poursuivre un temps leurs études. Une biographie manuscrite¹³, manifestement de la plume du fils de ce dernier, nous éclaire sur la trajectoire personnelle de l'écrivain et historien *maranhense* sur les épaules duquel repose la construction d'une histoire de « l'Athènes brésilienne » au XIX^e siècle. Antonio Henriques Leal fait son entrée au collège en 1838, où il reçoit l'enseignement d'un Français, un certain M. Adam. Son oncle l'emmène à Lisbonne en 1841 afin de parfaire son éducation. De retour en 1845, il se refuse à commencer la carrière commerciale à laquelle sa famille l'avait promis,

11. Voir, pour une présentation exhaustive de la genèse et des principaux producteurs de cette « culture officielle » aux accents classiques, la thèse de José Henrique de Paula Borralho (2010). Pour une synthèse sur ses travaux, voir Borralho (2013).

12. Deux figures majeures de la vie littéraire locale, João Francisco Lisboa et Francisco Sotero dos Reis, sont dans une large mesure considérées comme des autodidactes, faute d'avoir eu accès à un réseau structuré d'enseignement secondaire ou supérieur au cours de leurs années de formation (Martins 2010, 110).

13. Fundação Biblioteca Nacional (dorénavant FBN), Section des manuscrits, Collection Antonio Henriques Leal, Lata 466, pasta 2.

préférant poursuivre ses études en latin, histoire et philosophie, avant de fonder avec quelques amis l'Associação Litteraria Maranhense composée pour l'essentiel d'élèves du Lyceu Maranhense¹⁴ de la ville. En 1845, l'association publie une revue bimensuelle de huit pages, le *Jornal d'instrução e recreio*, qui est la première revue littéraire de la province. Le succès d'estime de ce périodique qui compte avec la collaboration du jeune Gonçalves Dias permet de mettre en route une nouvelle publication de 24 pages grand format intitulée *Arquivo. Jornal científico e litterario da Associação Litteraria Maranhense* (1846) dont la parution est toutefois suspendue après le neuvième numéro. Ces deux revues inspirées dans la forme comme dans le patriotisme affiché de l'aventure parisienne de *Nitheroy* (1836) ont accompagné l'émergence d'une première génération d'écrivains *maranhenses*. Antonio Henriques Leal gagne ensuite Rio de Janeiro pour entrer à la faculté de médecine, préférant mener carrière comme médecin et homme de lettres. À son retour dans le Maranhão, il devient un praticien réputé, tout en s'imposant dans l'espace public comme un journaliste engagé derrière le mouvement libéral, opposé farouchement à la politique *saquarema*, et partisan dans les années 1850 de la Conciliation. Son aura intellectuelle et sa respectabilité lui valent d'être nommé membre correspondant de l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro en 1866, de la Sociedade Auxiliadora da Industria Nacional et, eu égard à son engagement pour la défense du legs culturel portugais au Brésil, du Real Gabinete Português de Leitura de Rio de Janeiro. L'empereur, dont il est l'un des familiers, le décore de l'ordre de la Rose en 1872 pour « services rendus aux *Letras Pátrias* du pays »¹⁵. Cette aura lui permet d'animer avec volontarisme le milieu littéraire *maranhense* – par l'essor de sociabilités spécifiques et la production d'une œuvre littéraire et historique fondatrice – tout en veillant à ce que cette vie intellectuelle locale trouve un écho jusque dans la capitale impériale, lieu de la consécration littéraire.

Antonio Henriques Leal et Belarmino de Mattos, l'un des deux principaux éditeurs de la place de São Luís, créent en 1857 l'Associação Typographica Maranhense afin de permettre une mutualisation des moyens entre les imprimeurs en cas de difficultés passagères. Leal est également membre fondateur, en 1865, de l'Instituto Literário Maranhense, un établissement d'enseignement secondaire spécialisé dans les humanités, installé avec la Bibliothèque publique dans les bâtiments du couvent des Carmes. Ces initiatives sont contemporaines de l'émergence collective d'une nouvelle génération de talents qui, forts des précédents de leurs aînés Gonçalves Dias, Francisco Sotero dos Reis ou João Francisco Lisboa, aspirent à faire vivre solidairement les *Letras Pátrias* dans leur province.

14. En 1838, la création du Lyceu Maranhense est la conséquence de la réunion des différents cours d'instruction secondaires de la capitale provinciale. Ce nouveau Lyceu est installé au rez-de-chaussée du couvent de Notre Dame des Carmes.

15. Une décoration qui n'est probablement pas sans lien avec l'engagement de ce dernier à défendre la cause des *Letras Pátrias* au Portugal en 1871.

Première pierre d'une série d'initiatives éditoriales qui perpétuent le dynamisme propre au milieu littéraire *maranhense*, la publication en 1861 du *Parnaso Maranhense* contribue à la reconnaissance collective de ces jeunes auteurs qui, dans la lignée ouverte par leur brillant prédécesseur et compatriote Gonçalves Dias, animent la poésie locale de leurs inspirations. Vaste tableau de la production contemporaine, le *Parnaso* en impose par la diversité et la multitude des contributions : 52 poètes, parmi lesquels les plus célèbres de cette époque, voient une ou plusieurs de leurs compositions reproduites. Parmi ceux qui sont honorés quatre fois figurent Antonio Marques Rodrigues (1826-1873), Trajano Galvão de Carvalho (1830-1864) et Gentil Homem de Almeida Braga (1835-1876). Or, tous trois publient de concert un recueil de poésie l'année suivante, *Tres Liras* (1862), preuve des vertus de l'association lorsqu'il s'agit de faire connaître de nouveaux talents, une entreprise éditoriale toujours risquée.

Ces trois auteurs se retrouvent encore quatre années plus tard à la faveur d'une nouvelle aventure collective, l'écriture d'un roman à plusieurs mains, *A Casca da caneleira*. Il est publié à São Luís en 1866 à l'initiative d'une « bonne douzaine d'espoirs » parmi lesquels figurent en effet les noms les plus célèbres de la littérature *maranhense* soit, outre les trois noms précédemment mentionnés, Joaquim Serra (1838-1888), Francisco Sotero dos Reis (1800-1871), Antonio Henriques Leal (1828-1885), Francisco Dias Carneiro (1837-1896), Francisco Gaudêncio Sabbas da Costa (1829-1874) ou Joaquim de Sousândrade (1832-1902). L'œuvre paraît en feuillets dans *O Publicador* avant d'être proposée en volume. Les dates de naissance des auteurs soulignent l'effet de génération et l'élan de solidarité avec leurs aînés. Ces jeunes trentenaires ont trouvé là une occasion de témoigner publiquement des sentiments de confraternité littéraire qui animent la communauté des écrivains *maranhenses* alors que surgit au Portugal la Questão Coimbrã. Ils se présentent dans le roman comme les « adeptes enthousiastes de l'école *coimbrã* » (*A Casca da caneleira* 1866, 88). Il s'agit ici, soulignons-le, de la première occurrence de cette polémique au Brésil, ce qui reflète les relations privilégiées tissées entre le Maranhão et le Portugal tout au long du XIX^e siècle. Cette dispute fait suite à l'émergence au Portugal d'une nouvelle école littéraire, le réalisme, dont les hérauts n'hésitent pas à moquer leurs aînés romantiques sous les traits de piètres écrivains tout juste bons à satisfaire les lecteurs du Brésil, « une foule de personnes incapables de lire comme de réfléchir » (Borrvalho 2010, 204). Dès lors ce roman, de facture classique en apparence puisqu'il narre les amours et désamours de quelques personnages de la bonne société *fluminense*, peut se lire de différentes manières, compte tenu du ton ironique, léger et moqueur de son « exorde dispensable » et de son « épilogue ». *A Casca da caneleira* se veut ainsi la réplique « patriotique » d'écrivains brésiliens au mépris affiché à leur égard par l'école réaliste portugaise, cette « nouvelle secte » (*A Casca da caneleira* 1866, 7) dont l'exorde moque les principes fondateurs :

Écrire un roman décousu, en remplir les vides sans savoir comment et, en fin de compte, faire de l'incongruité le propre de la logique, c'est faire preuve de sympathie certaine pour l'école modernissime et d'une vocation accomplie pour la chose *coimbrã*. (*idem*, 6)

Ce roman écrit à plusieurs mains peut aussi être perçu comme une satire ironique de la société *carioca*, corrompue par l'influence délétère des modes et des mœurs françaises, comme en témoigne tout particulièrement le chapitre VII, dans lequel Antônio Henriques Leal dresse un tableau noir des soirées de débauche à l'Alcazar lyrique :

Que manque-t-il pour parfaire la splendeur de ce huitième péché capital, cette consubstantiation de chacun des sept premiers, que la France a exporté vers le Brésil sous le nom d'Alcazar? (*idem*, 54)

Dès lors, ce roman sans équivalent dans la production littéraire contemporaine est une pétition d'autonomie et d'originalité revendiquée par ces hommes de lettres *maranhenses* qui prennent leur distance vis-à-vis des remous que connaît la vie littéraire au Portugal comme à Rio de Janeiro.

Cette génération impulse un mouvement littéraire qui renoue avec les riches heures d'une histoire plus ancienne, lorsque São Luís profitait de sa position de pont avancé vers l'Europe pour nourrir des relations fertiles avec la métropole. Preuve de cette vitalité, Joaquim Serra, l'un des auteurs de ce roman collectif, fonde une nouvelle revue littéraire, le *Semanário Maranhense* (1867-1868). Ricardo André Ferreira Martins souligne le rôle central qu'elle tient dans l'émergence d'une nouvelle génération d'hommes de lettres à São Luís « après la mort de Gonçalves Dias, Odorico Mendes, João Francisco Lisboa, Gomes de Sousa et Trajano Galvão de Carvalho, en l'espace d'à peine deux années, entre 1863 et 1864 » (Martins 2010, 123) tout en publiant également les travaux des aînés les plus renommés encore vivants, à commencer par Antonio Henriques Leal ou Francisco Sotero dos Reis. Forts de cet héritage, les rédacteurs de l'hebdomadaire n'hésitent pas à rendre hommage aux mânes de l'« Athènes brésilienne » :

Certains l'ont déjà appelé du nom de l'Athènes brésilienne, et ce nom conféré au cours d'un baptême si solennel n'a jamais été contesté ou remis en cause par ceux qui connaissent cette terre bénie des dieux. (*Semanário Maranhense* 1867, n°1, 1)

L'intégration de l'« Athènes brésilienne » dans le champ littéraire national, une aspiration partagée par les écrivains *maranhenses*, se traduit ici par la place accordée de façon inédite à des articles et essais d'auteurs nationaux comme José de Alencar ou Machado de Assis. Paradoxalement, cette ouverture aux écrivains de Rio de Janeiro scelle la destinée d'une publication qui s'interrompt brutalement suite au départ de Joaquim Serra pour la capitale brésilienne. L'attraction de Rio de Janeiro aura eu raison de l'ambitieuse revue littéraire. Non sans amertume, ce

dernier regrette de n'avoir su créer une publication susceptible de supporter la comparaison avec ses consœurs *cariocas* :

O Semanario Maranhense n'a été qu'une tentative malheureuse; et quelques petites feuilles de littérature fugitive, fondées par des étudiants du Lyceu, à la circulation très réduite et d'existence fugace, représentent d'une certaine façon la grande vitalité intellectuelle et la supériorité des études littéraires des journalistes *maranhenses*. [...] Le Maranhão aurait très bien pu aussi posséder des revues du même prestige que celui dont a bénéficié dans le pays la *Minerva Brasiliense* ou la *Guanabara*, publiées dans la capitale de l'Empire. Tout ce qui était nécessaire abondait. (Martins 2010, 126)

Soulignons, pour terminer ce rapide tableau de l'essor des sociabilités et de la presse littéraires dans le Maranhão, la fondation en 1871, soit un lustre après la parution du roman collectif, d'une nouvelle société littéraire, la Sociedade Litteraria Atheneo Maranhense. L'article 2 des statuts expose ses intentions :

Cette société a pour objectif d'œuvrer au savoir, au travers d'exercices scientifiques et littéraires, énoncés oralement ou par écrit, de protéger les lettres autant que ses forces le lui permettent et d'entreprendre des recherches sur l'*História Pátria*, d'écrire à son propos comme au sujet de la géographie en général. (*Estatuto...* 1871, 5)

Ce programme très « classique » s'inscrit dans la démarche de contribution au projet national de formation des *Letras Pátrias* et de l'*História Pátria*¹⁶. L'enracinement provincial de l'association explique le fait que les membres effectifs, ayant « l'intelligence et l'amour des lettres », doivent résider à São Luís. La Sociedade litteraria publie un mensuel de 32 pages au format « *in quarto* français », la *Revista do Atheneo Maranhense*. L'enracinement dans une tradition locale propre à l'« Athènes brésilienne » se reflète dans la liste des 74 membres honoraires parmi lesquels figurent Antonio Henriques Leal, Antonio Marques Rodrigues, Gentil Homem de Almeida Braga, etc.

La consolidation des sociabilités littéraires, en parallèle avec l'essor du secteur éditorial, a permis d'élever une voix particulière dans le concert d'harmonie des *Letras Pátrias*. Ainsi faut-il par exemple comprendre la nature d'une série de feuilletons qu'Antonio Henriques Leal publie en 1870 en réponse aux mises en cause de la littérature brésilienne par Luciano Cordeiro. Ce dernier, écrivain portugais, avait dénoncé dans un essai intitulé *Livro de critica. Arte e litteratura portugueza d'hoje* (1868-1869) la « monomanie » des Brésiliens à vouloir à tout prix avoir une littérature nationale. Antonio Henriques Leal ne peut rester indifférent devant de telles affirmations proférées par un partisan de l'école « internationaliste » qui « affirme que la littérature ne va pas de pair avec les frontières territoriales » (Leal 1874, 191). Édité en volume, ce feuilleton qui se présente sous la forme

16. À cet égard, les membres fondateurs de l'Association cherchent à obtenir le parrainage de l'Empereur et, par son intercession, à nouer des liens avec l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro.

d'une histoire littéraire est prétexte à souligner à la fois la fidélité à la « réforme » initiée en 1836 par Gonçalves de Magalhães et les spécificités d'une contribution *maranhense* que l'historien a plaisir à souligner. Remarquablement, parmi les pères fondateurs salués, on trouve Gonçalves Dias, pourtant plus jeune, aux côtés de Gonçalves de Magalhães et Manuel de Araújo Porto-Alegre. Ce résumé présente une autre originalité puisqu'il combine une approche chronologique et une description géographique du tableau des *Letras Pátrias* qui permet de souligner la contribution respective des principales provinces au projet de fondation de la littérature nationale. Or, c'est la province du Maranhão qui reçoit les palmes de la notoriété avec la mention des noms de quatorze personnalités.

Attachées à leur histoire riche et prestigieuse, les élites lettrées de São Luís usent de la métaphore de l'« Athènes brésilienne » pour souligner à la fois la grandeur littéraire d'une capitale¹⁷ de province et son relatif « classicisme ». Ils n'oublient pas son attachement marqué et polémique avec la langue et la culture portugaises laissées en héritage par plusieurs siècles de colonisation.

À la différence du Rio Grande do Sul, São Luís cultive, par son histoire, des liens privilégiés avec l'ancienne métropole dont la proximité géographique, relativement aux autres provinces, a longtemps favorisé les circulations transatlantiques. Qu'il nous soit permis d'évoquer brièvement deux questions qui témoignent de l'originalité de la contribution du Maranhão aux *Letras Pátrias*: la question indigène et la question linguistique.

À la mort de João Francisco Lisboa, Antonio Henriques Leal, « admirateur et enthousiaste de tout ce qui peut contribuer à la renommée de sa province¹⁸ », entreprend de publier les œuvres complètes du défunt, jusque-là dispersées dans la presse : un travail colossal, puisque quatre volumes y sont nécessaires, dont le premier comporte une biographie de près de 200 pages dressant le portrait d'un homme et d'une province depuis le début du siècle (Lisboa 1864). C'est l'occasion pour le biographe d'évoquer en particulier la question polémique de la place de l'indigène dans l'histoire et la culture *maranhense*, sujet de débats au sein du milieu littéraire provincial et marque d'une certaine originalité par rapport à l'opinion dominante à Rio de Janeiro. Antonio Henriques Leal souligne ainsi que João Francisco Lisboa

combat les tendances qu'il repère dans les recherches historiques qui vont dans le sens de la réhabilitation des indiens, admettant tout juste que ces études puissent intéresser le romancier et le poète, mais il nie qu'il y ait eu une extermination épouvantable des indigènes, comme il rejette que cela explique leur quasi complète extinction. (*idem*, vol. 1, CXXXVIII)

17. Sur l'inscription monumentale de ce patrimoine littéraire dans la ville de São Luís, voir Bortalho (2010, 222-235).

18. FBN, Section Manuscrits, Collection Antonio Henriques Leal, Lata 466, pasta 2.

Dans le chapitre V du *Jornal de Timon*, João Francisco Lisboa s'emploie à dédouaner les colons portugais de leur responsabilité dans la disparition d'une grande partie du peuple indigène, considérant que le combat entre la « civilisation » et la « barbarie » est un combat dont seul un camp pouvait sortir vainqueur. Cet « antagonisme irrémédiable qui a toujours existé entre la civilisation et la barbarie » (*idem*, vol 2, 250) justifie sa condamnation de la figure mythologique de l'Indien, chère aux zéloteurs du courant indigéniste en littérature comme en histoire. Il dénonce ce « faux patriotisme *caboclo* » qui salit la mémoire des Portugais au profit de la « réhabilitation » de l'Indien, une chimère alors que la priorité nationale devrait être plutôt de favoriser « l'émigration [vers le Brésil] de la race entrepreneuriale des Blancs » (*idem*, vol 2, 271). Une position que n'aurait pas renié son compatriote Francisco Sotero dos Reis qui, dans son *Curso*, « condamne comme de mauvais goût les poètes qui chantent les mœurs, les rites, les guerres et les amours de la race disparue » (*idem*, vol 2, CXL). Remarquons que ces auteurs se démarquent en cela de l'opinion défendue par leur illustre compatriote, Gonçalves Dias, dont nous savons l'engagement pour la cause indigène et pour l'indigénisme en littérature. Antonio Henriques Leal, parrain et protecteur de cette génération d'écrivains, s'autorise à critiquer la position de son ami João Francisco Lisboa dans la biographie qu'il lui consacre. Il y voit l'effet néfaste d'un trop grand tropisme culturel européen et préfère, quant à lui, prendre la défense de la poésie indigéniste de Gonçalves Dias et des travaux menés par l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro à Rio de Janeiro (*idem*, vol 2, CXLII). Si le biographe se présente ici comme un conciliateur entre des opinions qui peinent à s'entendre en prenant le parti dominant au sein du champ littéraire, il n'en va pas toujours ainsi, comme en témoignent ses positions sur la question linguistique.

Antonio Henriques Leal publie en 1871 un compte rendu critique intitulé « question philologique à propos de la seconde édition d'*Iracema* » dans lequel il se livre à une critique du roman *cearense* de José de Alencar, en particulier sur le plan linguistique. Il y dénonce pêle-mêle l'usage abusif de la crase, le retrait des déterminants et les impropriétés. Attaché à une certaine idée de la pureté de la langue, il stigmatise le recours aux néologismes et autres tupinismes, une critique émise alors qu'il séjourne à Lisbonne dont le milieu littéraire se fait fort d'être le garant de la pureté de la langue de Camões.

Cessons une bonne fois pour toutes avec cette monomanie de créer une langue brésilienne, et cela surtout depuis que Sotero [dos Reis] est venu dégager le chemin en nous initiant aux fondements et en nous facilitant l'étude du bon usage de la langue, afin que nous puissions comprendre les classiques et honorer comme il se doit les richesses de la langue portugaise. (Leal 1874, 242)

La référence à son compatriote et ami Francisco Sotero dos Reis vient apporter une caution supplémentaire à cette défense d'une pureté langagière dont les

écrivains *maranhenses* sont les plus farouches partisans¹⁹. José de Alencar ne manque pas de répondre à la critique adressée par son confrère. Dans une série d'articles intitulée « Questions philologiques », il défend l'idée selon laquelle la « controverse » dépasse la simple critique de son roman et interroge les rapports que les *Letras Pátrias* entretiennent avec la littérature portugaise « qui prétend par tous les moyens s'imposer à l'empire américain²⁰ ». Accusé d'être un « idolâtre de l'archaïsme », Antonio Henriques Leal se voit reprocher un usage abusif de ces fomes vieilles qui rend la lecture de ses essais particulièrement fastidieuse. Ce faisant, José de Alencar relègue ses compères *maranhenses* dans une marginalité tant géographique qu'intellectuelle et moque une veine littéraire provinciale qui cultive à la fois son autonomie et des relations particulières avec l'ancienne métropole.

La question linguistique est d'autant plus délicate qu'elle se trouve être étroitement liée à l'idée que les écrivains se font de la filiation des *Letras Pátrias* avec les lettres portugaises : José de Alencar, héraut de l'indépendance littéraire, se méfie de postures qu'il juge héritées de l'époque coloniale. Ainsi se montre-t-il très critique à la lecture du *Curso de litteratura portugueza e brazileira* (1864-1873). Dans l'introduction de cette histoire littéraire contemporaine de la polémique, Francisco Sotero dos Reis évoque les éléments « civilisateurs » qui permettent à cette « province de second ordre » de défendre ses prérogatives dans le domaine des *Letras Pátrias*. Certes, comme son confrère Antonio Henriques Leal, l'auteur reconnaît la primauté et la primeur de Rio de Janeiro, ce « foyer de l'instruction littéraire et scientifique pour le reste du Brésil » (Reis 1864, vol. 1, 65), dans l'érection des *Letras Pátrias*. Il souligne les vertus du modèle impérial constitutionnel qui a permis d'éviter au pays le drame d'une dislocation en « de petits états si faibles et si anarchiques comme ceux des Américains espagnols qui sont nos voisins » (Reis 1864, vol. 1, 68) mais il insiste de manière originale sur les liens consubstantiels qui unissent les littératures brésilienne et portugaise, prenant une position distincte de la rupture prônée par la plupart des autorités littéraires de la capitale :

Les littératures brésilienne et portugaise sont si proches en apparence, en manières et en attitudes, comme peuvent l'être deux sœurs jumelles, que l'on peine à les distinguer par quelque différence dans la forme et par un air qui leur est propre ; différences qui ne sont perceptibles que de ceux qui les étudient avec tout le soin nécessaire. (Reis 1864, vol. 1, 77)

La question linguistique rapproche donc des hommes de lettres aux engagements politiques distincts comme Antonio Henriques Leal et Francisco Sotero dos Reis, au nom d'une solidarité qui, à l'instar du milieu littéraire *gaúcho*,

19. Ce dernier a en effet publié en 1862 des *Postillas de grammatica geral* [Leçons de grammaire générale], un manuel de grammaire destiné à vulgariser les règles de grammaire, de conjugaison et d'orthographe qui régissent la pratique de la langue portugaise classique. Voir Reis (1862).

20. Museu Histórico Nacional, Rio de Janeiro, Collection José de Alencar, *Questões philologicas*, I.

s'avère indispensable pour assurer la pérennité et la reconnaissance de la vie intellectuelle dans la province. Cette solidarité dont usent la plupart des hommes de lettres *maranhenses*, qu'ils soient présents sur le territoire de la province ou en séjour à l'étranger, contribue à donner légitimité à l'«Athènes brésilienne» dans le paysage national. Une telle connivence fait fi des rivalités éventuelles et des désaccords politiques, comme en témoigne la démarche œcuménique qui anime Antonio Henriques Leal lorsqu'il compose un Panthéon *maranhense* dans lequel les libéraux, dont il est proche, côtoient des hommes illustres connus pour leurs idées conservatrices (Leal 1873-1875).

Si cette union assure la reconnaissance d'une communauté des hommes de lettres qui s'inscrit dans le paysage culturel de la capitale *maranhense* dès le milieu du siècle, elle permet également aux écrivains les plus gyrovagues de prétendre à une meilleure reconnaissance littéraire par les instances centralisées de la capitale. L'aura remarquable de Gonçalves Dias a convaincu nombre de jeunes talents à suivre la voie tracée par leur aîné. Odorico Mendes, João Francisco Lisboa, Antonio Henriques Leal comme Joaquim Serra ont poursuivi leur carrière hors des frontières de la province, jouissant d'une réputation suffisante dans la capitale Rio de Janeiro pour obtenir faveurs et missions du pouvoir impérial et gagner ainsi le Portugal si cher à leurs yeux et, dans une moindre mesure, l'Europe. *A contrario*, les acteurs du champ littéraire local les plus sédentaires peinent, dans un empire si vaste et dans un champ littéraire si peu intégré, à obtenir voix au chapitre. Le chapeau introductif qui précède la publication d'une biographie écrite par Francisco Sotero dos Reis dans les colonnes de la *Revista* de l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro en offre le témoignage éloquent :

Le présent travail biographique que nous avons jugé digne de figurer dans les pages de la *Revue trimestrielle* est de la plume d'un littérateur distingué et écrivain au mérite hors du commun de la province du Maranhão, au sujet duquel le *Correio Mercantil*, quotidien de cette Cour, a exprimé cet avis : «Contraint à une vie de labeur pour mener carrière, sans moyens matériels pour quitter l'horizon limité de la province, Mr. F. Sotero dos Reis, malgré ses talents et ses études littéraires, est tout juste connu de quelques personnes ayant séjourné dans le Maranhão. Et pourtant, que ce soit par la connaissance et l'usage de la langue portugaise ou par l'enseignement des classiques des principales littératures, c'est un digne compatriote de Timon, d'Odorico Mendes et de Gonçalves Dias». (*Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro* 1856, tome XIX, 607)

Une telle publication offre un écho national à un auteur dont l'œuvre et la carrière se sont construites dans un contexte provincial, aux confins septentrionaux d'un empire dont l'immensité constitue un rempart garantissant l'indépendance de l'«Athènes brésilienne» et ses liens privilégiés avec le Portugal tout en assourdissant irrémédiablement les échos de cette veine *maranhense* des *Letras Pátrias* dans la capitale impériale. À la faveur des prises de parole depuis Rio de Janeiro ou Lisbonne, plusieurs écrivains réussissent néanmoins à faire connaître auprès de

leurs compatriotes les opinions particulières d'une « province de second rang » dans la direction des *Letras Pátrias*, au point de susciter quelques polémiques qui sont l'occasion d'exposer dans l'espace public les harmonies et les dissonances d'un champ littéraire dont la géographie éclatée et la faible densité du maillage sont des caractéristiques déterminantes.

Conclusion

Certes, ces capitales de province souffrent de ne pas bénéficier des effets positifs de l'émulation qui anime la vie littéraire à Rio de Janeiro, au point que la capitale impériale suscite les convoitises de bien des talents issus des périphéries nourrissant l'ambition d'une consécration littéraire. Toutefois, elles contribuent par leur existence et du fait de leur reconnaissance par les écrivains *cariocas* à construire les *Letras Pátrias* dans leur dimension nationale. Ce champ littéraire inféodé au pouvoir politique et au système impérial souffre dans ses pôles satellites les plus excentrés des fragilités d'un appareil d'État qui, comme il peine à exercer pleinement son autorité sur l'ensemble du territoire, est incapable de venir en aide à ces écrivains des périphéries sauf à ce que, comme Antonio Henriques Leal, Gonçalves Dias ou João Francisco Lisboa, ils viennent eux-mêmes solliciter le pouvoir central à Rio de Janeiro.

Dans le Nord, des confins occidentaux de l'Amazonie jusqu'aux côtes du Nordeste, la résurgence de « petites patries » loyales vis-à-vis de l'Empire est le préalable à un mouvement de revendication d'une plus grande autonomie, au nom de l'incapacité du champ littéraire polarisé depuis Rio de Janeiro à prendre en charge la diversité de l'immense territoire que constitue l'ensemble amazonien et le *sertão* du Nordeste. Aux mouvements séditieux de lutte pour l'autonomie politique succèdent à partir des années 1870 des mouvements intellectuels pacifiés, plaidant pour une plus grande indépendance culturelle de ce que Franklin Távora nomme la « littérature du Nord²¹ ». Loin de cultiver des amours particulières avec l'ancienne puissance ibérique, à l'instar des hommes de lettres de la province voisine du Maranhão, Franklin Távora postule la nécessaire émancipation de cette « littérature du Nord » de toute tutelle, qu'elle soit portugaise ou *carioca*. Toutefois, sa trajectoire individuelle, comme celle des hommes de lettres les plus réputés de la province du Maranhão, illustre de manière paradigmatique les limites propres à cette logique décentralisatrice, compte tenu de la force d'attraction de la capitale et de l'attachement à la consolidation de la nation brésilienne.

La résurgence à partir des années 1850 d'une veine littéraire appuyée sur les « petites patries » ne doit pas nous tromper quant à la nature du patriotisme « brésilien » qui continue de prévaloir au sein de ces élites culturelles et politiques

21. Voir à ce sujet, en particulier, la préface au roman *O Cabeleira* publié par l'auteur en 1876.

trouvant dans la médiation des sociabilités littéraires *cariocas* un biais efficace pour leur consécration sociale. Ces décalages manifestes avec le « canon » qui préside à la mise en œuvre des *Letras Pátrias* depuis Rio de Janeiro ne font pas obstacle à la reconnaissance des talents originaires des provinces de l'Empire même si seuls les acteurs les plus réputés obtiennent cette consécration des autorités centrales²².

Ce déficit de reconnaissance permet de mieux évaluer la contribution réelle aux *Letras Pátrias* ou à l'*História Pátria* des satellites du champ littéraire. La consécration inachevée des hommes de lettres ayant mené carrière loin de Rio de Janeiro traduit la difficulté pour les instances de la capitale à assumer pleinement cette œuvre de centralisation, tant les forces en présence sont encore dispersées et peu structurées. Si des liens informels existent entre des institutions filiales, si des correspondances entretiennent les relations entre nombre de revues de la capitale et des provinces, force est de constater l'isolement relatif des acteurs et des associations, à l'exception notable de ceux qui entreprennent de mener carrière hors du seul horizon de leur province. À défaut, ces sociabilités adossées à la publication de revues littéraires ont surtout permis d'ancrer dans l'immense territoire brésilien la réalité d'une réforme littéraire inaugurée en 1836. Elle se décline en de multiples avatars dans chacune des capitales de province de l'Empire selon une logique de centralisation qui, *de facto*, a assis pour de nombreuses décennies l'autorité de Rio de Janeiro sur le champ littéraire brésilien. Les idées constitutives du projet des *Letras Pátrias* ont ainsi pu se diffuser jusqu'aux confins de l'Empire, sans que les acteurs concernés ne soient soumis au poids de la tutelle publique et politique qui s'exerce à Rio de Janeiro. L'effort conjugué des écrivains les plus réputés qui, tel José de Alencar, prennent en charge dans leur production romanesque la dimension nationale de l'Empire et des auteurs locaux produisant une littérature d'inspiration régionale tout en se faisant le relais des œuvres consacrées à l'échelle nationale a contribué à asseoir le projet de formation des *Letras Pátrias*. Cela s'est traduit, dans un premier temps, par une adhésion sincère aux principes de la réforme initiée dans les années 1830, quitte à amender, critiquer certains éléments de celle-ci, sur la langue, le rapport à l'histoire et au passé colonial. La promotion à l'échelle locale d'une position tierce, originale, permet à la fois de s'affirmer au sein du champ littéraire, tout en actant le lien de filiation à un projet dont les ambitions transcendent les frontières plus étroites des logiques provinciales.

22. Nous devons souligner combien il s'est avéré difficile de reconstituer dans leur exhaustivité les milieux littéraires de province, tant ils peinent à trouver leur place dans les ouvrages critiques et historiques produits depuis la capitale.

Références bibliographiques

- Borrvalho, José Henrique de Paula. 2010. *Uma Athenas Equinocial: A literatura e a invenção de um Maranhão no império brasileiro*. São Luis: EdFunc.
- Borrvalho, José Henrique de Paula. 2013. «Aticismo como principio civilizador e construtor de uma ideia de Maranhão na formação do imperio brasileiro no século XIX.» *Visioni Latinoamericane* 1: 33-43.
- Brubaker, Rogers. 2001. «Au-delà de l'“identité”.» *Actes de la recherche en sciences sociales* 4 (139): 66-85.
- Caldre e Fião, José Antonio do Vale. 1992 [1847]. *A divina Pastora*. Porto Alegre: RBS.
- Carvalho, Trajano Galvão de, A. Marques Rodrigues & G. H. de Almeida Braga. 1862. *Tres Lyras. Collecção de poezias dos Bachareis*. São Luís: Typ. do Progresso.
- A Casca da canelaira (steeple-chase), por uma boa dúzia de «esperanças»*. 1866. São Luís: B. de Matos.
- Cesar, Guilhermino. 1956. *História da literatura do Rio Grande do Sul (1737-1902)*. Rio de Janeiro/Porto Alegre/São Paulo: Globo.
- Chanet, Jean-François. 1996. *L'École républicaine et les petites patries*. Paris: Aubier.
- Cordeiro, Luciano. 1868-1869. *Livro de critica. Arte e litteratura portugueza d'hoje (1868-1869)*. Porto: Typographia Lusitana Editora.
- O Crepusculo, periodico instructivo e moral do Instituto Litterario da Bahia*. 1846. Bahia: Typographia de Epifanto Pedroza.
- Droulers, Martine. 2001. *Brésil: une géohistoire*. Paris: Puf.
- Estatuto e regulamento da Sociedade litteraria Atheneo Maranhense*. 1871. Maranhão: Typographia Liberal.
- Kalifa, Dominique, Philippe Regnier, Marie-Ève Therenty & Alain Vaillant, dir. 2011. *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris: Nouveau Monde éditions.
- Leal, Antonio Henriques. 1868-1869. *Obras posthumas de A. Gonçalves Dias*. Paris: H. Garnier.
- Leal, Antonio Henriques. 1873-1875. *Pantheon Maranhense: Ensaio Biographicos dos Maranhenses Illustres já fallecidos*, 4 vol. Lisbonne: Imprensa Nacional.
- Leal, Antonio Henriques. 1874. *Locubrações*. Maranhão: Livraria Popular de Magalhães & Ca.
- Lisboa, João Francisco. 1864. *Obras, precedidas de uma noticia biographica pelo Dr. Antonio Henriques Leal*, 4 vol. S. Luiz do Maranhão: Typ. de B. de Mattos.
- Machado, Humberto Fernandes & Lúcia Bastos Pereira das Neves. 1999. *O Império do Brasil*. Rio de Janeiro: Editora Nova Fronteira.
- Magalhães, Domingos José Gonçalves de. 1836. *Suspiros poéticos e saudades*. Rio de Janeiro: J. P. da Veiga.

- Martins, Ricardo André Ferreira. 2010. «Breve panorama histórico da imprensa literária no maranhão oitocentista.» *Animus - Revista interamericana de comunicação midiática* 18 (juil.-déc.): 107-129.
- Monte Alverne, Fr. Francisco de. 1853. *Obras oratorias de Fr. Francisco de Monte Alverne*, 4 vol. Rio de Janeiro/Paris: H. Garnier.
- Nitheroy, *Revista brasiliense de Ciencias, Letras e Artes*. 1836. Paris: Dauvin et Fontaine, Libraires.
- Pinheiro, Alexandra Santos. 2007. «Para além da amenidade: o Jornal das Famílias (1863-1878) e sua rede de produção.» Thèse de doctorat. Campinas: Université de l'État de São Paulo à Campinas (Unicamp).
- Porto Alegre, Appolinário. *O Vaqueano*. 1987 [1869]. Porto Alegre/Brasília: Movimento/INL.
- Póvoas, Mauro Nicola. 2011. «No Rastro do Parthenon Literário.» <https://fr.scribd.com/doc/56751084/No-Rastro-Do-Parthenon-Literario> (consulté le 15 décembre 2013).
- Puymège, Gérard de. 1993. *Chauvin le soldat laboureur. Contribution à l'étude des nationalismes*. Paris: Gallimard.
- Reis, Francisco Sotero dos. 1862. *Postillas de grammatica geral applicada á lingua portugueza pela analyse dos classicos*. S. Luiz: Typ. de B. de Mattos.
- Reis, Francisco Sotero dos. 1864-1873. *Curso de litteratura portugueza e brazileira professado no Instituto de humanidades da Provincia do Maranhão*, 5 vol. Maranhão: Typ. de B de Mattos.
- Revista Mensal do Atheneu Paraense, periodico scientifico, litterario e recreativo*. 1860-1861. Pará: Typographia de Santos & Irmãos.
- Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*. 1838-1870. Rio de Janeiro.
- Ricupero, Bernardo. 2004. *O Romantismo e a idéia de nação no Brasil (1830-1870)*. São Paulo: Martins Fontes.
- Rozeaux, Sebastien. 2014. *As Letras Pátrias: la genèse du «grand monument national» des Lettres brésiliennes à l'époque impériale (1822-1889)*. Lille: Presses universitaires du Septentrion, sous presse.
- Semanário Maranhense*. 1867-1868. São Luís do Maranhão: B. de Mattos.
- Távora, Franklin. 1990 [1876]. *O Cabeleira*. Rio de Janeiro: Ediouro.

